

LA FORMATION DE LA NATION POLONAISE MODERNE DANS LES CONDITIONS D'UN PAYS DÉMEMBRÉ

Ce n'est pas un effet de hasard si le Nouveau Larousse Universel, dans sa définition du terme nation, omet d'indiquer l'existence de l'État parmi les facteurs indispensables à la formation de celle-ci; il existe, en effet, des nations ne possédant pas d'État. On sait cependant que, dans leur immense majorité, les nations et en particulier les grandes, se sont formées dans le cadre d'un État national. Aussi, et ce détail n'est pas non plus fortuit, le même Larousse ne cite-t-il à cette occasion que deux exemples de nations dépourvues d'État. Le premier, ce sont les Juifs vivant dans la Diaspora, le second, les Polonais dont l'État fut détruit pour plus d'un siècle et le territoire partagé entre trois puissances étrangères.

La spécificité de l'histoire polonaise est, généralement, assez connue mais on voit rarement, en dehors de la science polonaise, les publications traitant de la nation et du problème polonais national aller au-delà des affirmations générales, pour ne pas dire banales.

Dans la science historique polonaise, mais aussi dans les écrits politiques, la littérature et l'art polonais, les problèmes de la nation, de sa naissance, de son existence et de sa survie, de ses traits spécifiques enfin occupent, à partir de la fin du XVIII^e siècle, une place exceptionnelle et souvent même dominante. C'est là d'ailleurs, dans le contexte de l'histoire polonaise, une singularité entièrement naturelle.

I

Sans vouloir entrer ici dans une étude détaillée du destin de la nation polonaise au Moyen Âge et dans les premiers siècles des temps modernes, c'est-à-dire à une époque où la communauté nationale n'était encore que faiblement développée, j'aimerais attirer l'attention sur certains problèmes-clés de la formation, ou, pour être plus précis, de la naissance de la nation polonaise moderne, en me fondant sur des matériaux qui représentent le fruit de nombreuses recherches, discussions et réflexions des historiens polonais des trente dernières années.

Les bornes chronologiques démarquant le processus de naissance d'une nation sont toujours incertaines et il ne s'agit point en l'occurrence de les préciser avec exactitude. Le fait est cependant que la Pologne était, depuis 1773 (premier partage), un pays divisé, qu'en 1795, elle cessa d'exister en tant qu'État (troisième partage) et qu'un nouveau partage (dit «quatrième») effectué en 1815, sur les ruines de l'Europe napoléonienne et complété par l'annexion de Cracovie par l'Autriche, en 1846, fixa pour une centaine d'années le *status quo* politique du pays démembré. C'est dans ces conditions que se produisit le «miracle national polonais», la formation de la nation polonaise moderne, apte à une vie indépendante. L'époque cruciale de ce processus fut, semble-t-il, celle des années 1770 - 1870, époque de l'affaiblissement, de la crise et de la chute du système féodal; époque de la formation de l'économie capitaliste et de la société bourgeoise; époque de réformes sociales et de renaissance nationale; époque enfin de grandes insurrections nationales¹.

C'est à cette époque que seront consacrées les réflexions présentées dans cet essai.

La nation moderne, qui se forma progressivement, hérita en quelque sorte de la nation féodale certains éléments anciens qu'elle transforma et adapta aux nouveaux besoins et aux nouvelles conditions sociales. En même temps, à la fin du XVIII^e siècle et au siècle suivant, apparurent des facteurs entièrement nouveaux caractéristiques d'ailleurs de tous les nombreux processus parallèles d'éveil national dont l'Europe de l'époque fut le théâtre. Enfin, *last but not least*, on vit se manifester des phénomènes qui ne tiennent qu'à l'histoire spécifique de la Pologne.

Parmi les éléments fondamentaux de tout groupe national distinct, il convient de citer le territoire, peuplé par une population en principe homogène au point de vue ethnique et utilisant la même langue. En ne prenant en considération que ces éléments «de base» et «primaires», on pourrait parler de l'existence d'une nation polonaise, déjà, au milieu du X^e siècle. Il est évident toutefois que le degré d'intégration d'une telle communauté primaire ne pouvait être qu'extrêmement faible. Au fil des siècles suivants, le territoire ethnique changeait en se déplaçant, la langue de diverses régions et de diverses classes s'uniformisait et des groupes ethniques s'entremêlaient, en particulier aux confins du territoire national et dans

¹ La bibliographie touchant le sujet en question étant extrêmement vaste (il y a surtout une foule de petites contributions), je me borne à ne citer ici que certains titres, pour donner quelques exemples de l'intérêt que suscite chez nous cet immense sujet. Le seul exposé complet et synthétique de l'histoire de cette époque, et qui souligne le rôle du problème national, est le II^e volume de l'ouvrage collectif *Historia Polski [Histoire de Pologne]*, Warszawa 1958 - 1960; S. Kieniewicz a présenté tout récemment un ouvrage synthétique de grande valeur: *Historia Polski 1795 - 1918 [Histoire de Pologne 1795 - 1918]*, Warszawa 1968; l'ouvrage de T. Lepkowski *Polska. Narodziny nowoczesnego narodu 1764 - 1860 [La Pologne. Naissance d'une nation moderne, 1764 - 1860]*, Warszawa 1967 constitue une tentative de synthèse historico-sociologique.

les villes; cependant les trois facteurs fondamentaux — le territoire, la population, la langue — duraient toujours, comme «constantes variables».

Je laisse de côté ici l'analyse des changements intervenus dans ces trois facteurs fondamentaux à l'époque qui nous intéresse. Je me bornerai à une seule remarque à propos de la langue. Relativement peu différenciée, d'une région à l'autre (beaucoup moins, par exemple, que langue italienne ou allemande), ce qui devait considérablement favoriser l'intégration nationale, la langue polonaise, déjà remarquablement développée au XVI^e siècle, acquit au Siècle de Lumières et dans la période du romantisme, une richesse prodigieuse, une souplesse et un éclat très proches de nos goûts d'aujourd'hui. C'est aussi au cours de cette période que la langue littéraire se démocratisa en s'imprégnant du langage populaire. Nous employons aujourd'hui encore des expressions et des termes entrés dans la langue en ces temps et les règles de grammaire et d'orthographe qui avaient été alors établies se maintinrent jusqu'au milieu du XX^e siècle. On peut dire sans exagérer que l'époque en question fut, pour la langue polonaise, celle d'une «grande poussée» vers les temps contemporains.

La civilisation matérielle et intellectuelle appartient aux facteurs de la vie sociale formés depuis longtemps mais dont le développement s'accéléra dans la période en question. Sans doute, dans le régime féodal, étant donné la division de la société en états, les courants particuliers, souvent antagonistes de la culture se sont-ils manifestés avec plus de force que dans le régime capitaliste; ils n'en recelaient pas moins bon nombre de points communs. Parmi ces points communs, ces plans d'interférence qui se maintenaient en dépit de profondes différences sociales et de milieux, il convient de citer certaines coutumes, la musique, certaines branches des arts plastiques. Une différenciation plus forte caractérise les bases matérielles de l'existence (la nourriture, les vêtements, le logement, le rythme productif de la vie).

La confession catholique, qui était celle de la grande majorité des Polonais, doit être rangée parmi les facteurs d'intégration nationale anciens et constants. On sait, en effet, qu'au XVII^e siècle, et en partie aussi au XVIII^e, les tendances nationales (et plus exactement, les tendances d'autodétermination nationale par rapport aux «étrangers») ont souvent revêtu des formes religieuses (la haine de luthériens en Pologne, par exemple, traduisant la haine des envahisseurs suédois).

Enfin, l'État. Sous-estimé quelque peu dans les anciennes analyses et définitions marxistes du problème national, le facteur d'État n'en joua pas moins un rôle capital dans l'histoire de l'évolution de la nation. Il semble que les historiens polonais de la période récente (surtout des années 1949 - 1956), soucieux de présenter l'État comme un instrument d'oppression de classe, ne tenaient pas suffisamment compte de son rôle d'organisateur sur le plan social et de sa contribution à l'intégration nationale. Il est vrai d'autre part, que la question est extrêmement complexe et qu'il est tout aussi faux, comme le font certains historiens de tendance «présentiste», de ne voir dans l'État polonais de l'époque féodale et

d'autres époques, que des éléments de progrès du point de vue national. Aussi naturelles que des idées semblables puissent paraître dans le contexte d'une nation qui avait connu une existence d'État avant de le perdre pour une longue période, et pour laquelle même des formes imparfaites d'État revêtaient une importance nationale considérable, ces opinions n'en sont pas moins erronées pour autant qu'elles grossissent demésurement le rôle de l'État dans le processus de devenir une nation.

Il n'en convient pas moins de souligner, parmi les facteurs anciens d'intégration nationale, cette circonstance d'une immense portée: la Pologne avait mené durant 800 ans environ, jusqu'aux partages, la vie d'un État centralisé. Une telle tradition et une telle expérience de vie nationale indépendante, même si l'intégration de la communauté nationale n'était pas encore très avancée, devait avoir pour la Pologne d'après les partages une importance exceptionnelle. Aussi, est-il difficile de comparer la Pologne, privée d'État, dès la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, avec des nations qui n'avaient jamais eu d'État dans leur passé.

II

A côté des facteurs anciens quoique variables, tels que le territoire national, la population, la langue, et aussi la confession, la culture et l'État qui devait disparaître à l'époque des partages, des processus nouveaux apparaissent, comme je viens de le dire, à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècles, dans le domaine de l'économie et des structures sociales, facteurs qui devaient contribuer puissamment à la formation de la nation.

Quels sont ces processus? L'on peut dire, en simplifiant quelque peu, que ce sera l'animation économique des années 1775 - 1792, puis et surtout, dans les années 1830 - 1870, le processus de plus en plus rapide de transformations capitalistes, les débuts de l'intégration économique propre au capitalisme et en même temps l'apparition d'une nouvelle structure sociale unissant beaucoup plus étroitement les diverses classes et couches sociales par des liens d'interdépendance que ne pouvait le faire le féodalisme; la naissance d'une époque où la contrainte extra-économique sera sinon supprimée, du moins considérablement limitée et qui verra s'accroître, sur tous les plans, l'activité des masses, c'est-à-dire des anciennes classes muettes.

Dans les notions courantes du marxisme traditionnel, tout cela était parfois ramené au schéma requis du marché national. Il convient, bien entendu, de considérer ce problème dans une perspective bien large. Le marché national ce n'est pas seulement une circulation de marchandises accélérée mais aussi des meilleures voies de communication, la formation de l'industrie capitaliste, le développement des villes avec leur activité non seulement économique mais aussi culturelle, la meilleure jonction des différentes régions du pays, l'affranchissement économique

et social de la paysannerie, l'apparition d'une plus grande mobilité des hommes, aussi bien du point de vue purement quantitatif que social, mobilité géographique et mobilité sociale, et enfin des migrations accélérées d'idées, d'opinions, de coutumes et de comportements ².

Et les structures sociales ? L'un des signes caractéristiques et des plus importants de la naissance d'une nation moderne («bourgeoise») c'est l'apparition sur l'avant-scène de l'histoire des nouvelles classes et couches sociales et en particuliers de la bourgeoisie, de la classe ouvrière et de l'intelligentsia. Les structures féodales disparaissent progressivement et non sans résistance, les anciennes classes féodales (la noblesse, les bourgeois des villes, la paysannerie corvéable) s'éteignent ou se transforment. Cependant, dans cette partie de l'Europe, le système socio-économique, bien que loin de rester immobile, ne se modifie que très lentement. A partir de la fin du XVIII^e siècle, et surtout après 1830, le rythme des transformations s'accélère de plus en plus. Dans les années soixante-dix du XIX^e siècle, le nouvel ordre économique et la nouvelle structure sociale constituent déjà des réalités établies. Il ne faut cependant pas oublier qu'il est resté, dans ces structures nouvelles, plusieurs éléments anciens (propriété foncière semi-féodale à côté de la bourgeoisie, nombreux groupes de paysans pauvres tributaires des exploitations nobiliaires, dites *folwark*, rôle considérable du prolétariat artisanal au sein de la classe ouvrière urbaine, etc.).

Une révolution industrielle peu profonde ³, caractéristique de toute l'Europe de l'Est, une urbanisation relativement faible, de nombreuses séquelles féodales laissées à la campagne par les réformes agraires (la «voie prussienne» de développement du capitalisme), le rôle considérable joué par la noblesse dans la vie nationale, tant dans le domaine économique que sur le plan socio-culturel, tout cela imprima à la nation polonaise du XIX^e siècle un caractère déterminé, semblable en plusieurs points aux communautés ethniques de l'Europe de l'Est, mais différent des collectivités nationales française ou anglaise, par exemple, par un plus faible degré d'intégration et d'évolution bourgeoise.

En parlant des changements intervenus dans l'économie et dans la structure sociale à la fin du XVIII^e et dans les premiers trois quarts du XIX^e siècle, j'en ai

² Bien que les problèmes du marché national aux XVIII^e et XIX^e siècles furent souvent débattus au cours des vingt années révolues, il n'y a pas d'ouvrages à caractère synthétique consacrés à ces sujets. Le milieu des historiens de Cracovie publia quelques travaux détaillés relatifs au XVIII^e siècle. Un exposé à ce sujet a été présenté par C. Bobińska au Congrès des Historiens à Cracovie (1958).

³ Plusieurs chercheurs se sont penchés sur le problème de la révolution industrielle et de ses conséquences, et notamment: J. Jedlicki, *Nieudana próba kapitalistycznej industrializacji* [Une Tentative manquée d'industrialisation capitaliste], Warszawa 1965; J. Łukasiewicz, *Przewrót przemysłowy w Królestwie Polskim 1850 - 1880* [La Révolution industrielle dans le Royaume de Pologne, 1850 - 1880], Warszawa 1963; G. Missalowa *Studia nad powstaniem łódzkiego okręgu przemysłowego 1815 - 1870*, t. I: *Przemysł* [Recherches sur la naissance de la région industrielle de Łódź, 1815 - 1870, I^{er} volume: L'Industrialisation], Łódź 1964.

souligné l'importance toute particulière. Cependant, il convient de prendre également en considération le développement historique ultérieur et comparer l'année 1870 non seulement avec 1750 mais aussi avec 1930. C'est alors seulement, à la lumière des comparaisons plus vastes, que l'on pourra se rendre compte de la force des éléments féodaux à la fin du XIX^e et dans les premières décennies du XX^e siècle, et cela non seulement dans l'économie mais aussi dans la culture et dans la mentalité collective de la nation. Dans le processus historique polonais, le capitalisme a certes vaincu le féodalisme mais il n'en a pas triomphé; cette circonstance a dans une grande mesure, déterminé le sort et le caractère de la nation polonaise.

*

Les mouvements patriotiques et les luttes pour la libération nationale ont profondément influencé la formation de la nation polonaise. Cela est vrai autant pour les efforts, actions et luttes poursuivis à la fin du XVIII^e siècle, sous le règne de Stanislas-Auguste (1764 - 1795) en vue de sauver la République en détresse, que pour les aspirations ultérieures visant à ressusciter l'État et l'indépendance. Il s'agissait de défendre à la fois les droits fondamentaux de la nation et ses traits particuliers menacés par la politique des puissances copartageantes, de défendre tout ce qui faisait la nation, c'est-à-dire la langue, le territoire, les coutumes, la culture. D'autres nations ont dû, elles-aussi, lutter contre l'oppression étrangère pour leur libération nationale, ce n'est donc pas là qu'il faut chercher le trait polonais spécifique. Il convient plutôt de porter l'attention sur ce qu'avait de singulier la situation d'un pays vaincu et divisé, pays de soulèvements et d'insurrections, pays habité par la seule grande nation européenne des temps modernes qui fut privée d'un État indépendant et dont les aspirations, dirigées contre trois grandes puissances et engageant parfois d'autres États encore, ont rapidement pris le rang de grand problème de la politique européenne. Le rôle qu'avaient joué les mouvements d'indépendance, les actions patriotiques et, en particulier, les grandes insurrections nationales dans l'intégration sociale, territoriale, politique et culturelle de la nation, la place exceptionnelle que ces luttes occupent dans l'histoire du pays constituent sans doute un facteur hautement spécifique du processus historique polonais. Il n'en sera d'ailleurs pas autrement au XX^e siècle.

III

La nation moderne en voie de formation constituait une communauté divisée par des contradictions de classe; c'était, comme toute nation de type bourgeois, une société antagoniste. Dans ces temps mouvementés, qui ont vu se développer tout à la fois des grands mouvements de libération sociale, à caractère paysan principalement, et des grands courants d'indépendance, c'était tantôt l'élément social et tantôt l'élément national qui prenait le dessus, selon le moment historique et la région du pays. C'était tout un jeu complexe de facteurs intégrants et désin-

tégrants, intérieurs et extérieurs, découlant du développement social du pays et venant des nations et des États étrangers.

J'ai déjà fait mention plus haut de plusieurs facteurs favorisant la formation de la communauté nationale. Il me semble nécessaire d'examiner de plus près le fonctionnement de certains d'entre eux. Prenons, par exemple, la mobilité sociale. Depuis les manufactures de la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'aux usines, fonderies et mines de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'industrie absorba, pour les unifier progressivement, divers éléments sociaux: des paysans de différente condition, des artisans, des domestiques et des ouvriers urbains, une noblesse appauvrie, des hommes de l'intelligentsia. L'industrie, et plus généralement les villes, les grandes surtout, telles que Varsovie, Cracovie, Poznań, Łódź mais aussi des villes de moindre importance, comme Toruń, Białystok, Opole et autres, sont devenues des immenses creusets où venaient se fondre des hommes de diverses couches sociales, originaires de différentes régions et même de différentes parties du pays divisé.

Dans les villes commença à se former, depuis la fin du XVIII^e siècle, une intelligentsia polonaise qui se recrutait parmi les couches nobiliaires pauvres mais que viendront rejoindre, à partir du milieu du XIX^e siècle, des représentants de la bourgeoisie, de la petite bourgeoisie et, bien peu nombreux encore, de la paysannerie⁴. Elle devait jouer un rôle particulièrement important en tant que créatrice et porte-parole de l'idéologie nationale.

Les migrations humaines de toute sorte ont-elles aussi contribué à rapprocher les classes sociales et les régions du pays. Car, en dépit des frontières qui coupaient les terres polonaises, les déplacements étaient assez fréquents. C'étaient avant tout des déplacements en quête de travail. À côté de migrations des hommes «sans seigneur», devenues plus intenses depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'était l'afflux, tantôt faible et tantôt plus fort, des populations rurales (paysannerie et noblesse pauvre) vers les villes, c'étaient les migrations saisonnières des maçons de Silésie et des ouvriers agricoles de Galicie, traversant le pays entier, c'étaient les voyages, en quête de travail, des habitants de Haute-Silésie et d'Opole, qui allaient à Wrocław, des artisans, et surtout des tisserands de Grande-Pologne qui se dirigeaient vers la région de Łódź (et plus tard vers celle de Białystok), des habitants de Warmie et de Mazurie, qui cherchaient à atteindre Varsovie⁵.

⁴ Pour les problèmes de la formation de la bourgeoisie et de l'intelligentsia, voir: R. Kolodziejczyk, *Kształtowanie się burżuazji w Królestwie Polskim 1815 - 1850* [La Formation de la bourgeoisie au Royaume de Pologne, 1815 - 1850], Warszawa 1957; pour les problèmes de l'intelligentsia urbaine, voir: J. Leskiewiczowa, *Inteligencja warszawska 1864 - 1870* [Intelligentsia de Varsovie 1864 - 1870], Warszawa 1961.

⁵ Une équipe dirigée par W. Kula poursuit depuis plusieurs années des recherches complexes sur les structures sociales. Les résultats de ces recherches, du plus haut intérêt, sont publiés sous formes d'un ouvrage intitulé *Spoleczeństwo Królestwa Polskiego* [La Société du Royaume de Pologne], dont les premiers volumes parurent dans les années 1965, 1966, 1967.

Il y en a d'autres migrations encore. Au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, des jeunes Polonais de toutes les régions et de toutes les parties du pays affluaient vers des grands centres scolaires et en particulier vers des centres universitaires, tels que Varsovie, Cracovie, Wilno et Wrocław.

Le service militaire constituait un autre facteur important d'intégration nationale: il unissait les hommes, venus de tous les coins du pays et de toutes les couches sociales, dans le cadre de différentes armées régulières polonaises, dans les années 1788 - 1831 (l'armée du temps de la Diète de Quatre ans et de la guerre contre la Russie, pour défendre la Constitution du 3 mai: 1788 - 1792; l'armée du Duché de Varsovie: 1806 - 1814; l'armée du Royaume de Pologne: 1815 - 1830; l'armée de l'insurrection de novembre: 1830 - 1831). Au sein de l'armée, les différences régionales et sociales s'effaçaient au profit du sentiment d'unité nationale. Les volontaires et les recrues qui en faisaient parti vivaient la même vie et parcouraient le pays, en temps de guerre aussi bien qu'en temps de paix (manoeuvres, camps d'été), en nouant des multiples contacts avec la population, de Silésie à Wilno et de Gdańsk à Lwów ⁶.

*

Le mouvement national apporta une forme d'intégration particulièrement importante. L'action économique et culturelle légale, appelée «travail organique», réussit le mieux, après 1830, dans la partie annexée par la Prusse, où elle rassembla divers groupes sociaux, et notamment la paysannerie, sous l'impulsion d'une partie de la bourgeoisie, des propriétaires terriens et surtout de la petite bourgeoisie et du clergé. Cependant, le «travail organique», ne visant à cette époque qu'à défendre et à maintenir les positions polonaises face au danger de la germanisation, n'eut en fait qu'un caractère régional ⁷.

Il n'en allait pas de même du mouvement patriotique clandestin et insurrectionnel qui engageait, par son caractère et par ses buts, la nation tout entière. Les insurrections nationales intégraient la population polonaise en lui donnant, en dépit des échecs subis, un sentiment de force collective. Le mouvement insurrectionnel contribua à unir, «de l'intérieur», les divers groupes de la

⁶ Les problèmes en question sont traités, d'une manière très complète, dans le nouvel ouvrage collectif de synthèse, intitulé *Historia wojskowości polskiej do 1864* [Histoire de l'Armée polonaise jusqu'à 1864], I^{er} et II^e volumes, Warszawa 1966. Parmi les publications détaillées, il convient de mentionner les contributions très précieuses de S. Herbst à l'histoire de l'insurrection de 1794, l'ouvrage de J. Kowecki *Pospolite ruszenie w insurekcji 1794* [La Levée générale pendant l'insurrection de 1794], Warszawa 1963 et, pour l'histoire de l'insurrection de 1863 - 1864, le livre de L. Ratajczak, *Polska wojna partyzancka 1863* [La Guerre des francs-tireurs polonais de 1863] Warszawa 1966.

⁷ J. Jakóbczyk, *Z dziejów pracy organicznej w Wielkopolsce* [L'histoire du «travail organique» en Grande-Pologne], Poznań 1955; S. Kieniewicz *Dramat trzeźwych entuzjastów. O ludziach pracy organicznej* [Le Drame des enthousiastes réalistes. Les hommes du travail organique], Warszawa 1964.

nation polonaise, tout en la séparant des autres nations et en l'opposant à celles-ci.

Les insurrections et les guerres nationales furent dirigées, en général, contre un seul occupant. Le plus souvent, les Polonais luttèrent contre la Russie qui avait annexé les territoires du centre du pays: les guerres de 1792 et de 1812, les insurrections de 1830 - 1831 et de 1863 - 1864. Par deux fois ils se dressèrent en même temps contre deux occupants — la Russie et la Prusse: l'insurrection de 1794 et la guerre de 1806 - 1807. Une des guerres de libération nationale eut pour ennemi l'Autriche (1809) et une des insurrections visa la Prusse seule (l'insurrection de la Grande-Pologne de 1848). Malgré ces différences et bien que le mouvement de libération nationale concentrât ses actions surtout contre le plus puissant de États copartageants, la Russie, les insurrections et les guerres nationales entraînaient le pays tout entier et bénéficiaient du soutien de la population de toutes ses parties annexées.

Sans parler de l'afflux de volontaires venus de toutes les couches sociales, avec toutefois une prédominance des jeunes de la petite et moyenne noblesse et de l'intelligentsia urbaine (en 1831 et en 1863, par exemple, des volontaires de Grande-Pologne, de Poméranie et de Galicie venaient rejoindre les rangs insurrectionnels du Royaume de Pologne, tout comme, en 1848, des volontaires de Royaume de Pologne se dirigeaient vers le Grand Duché de Poznań), les mouvements des unités de partisans (surtout lors de l'insurrection de 1863 - 1864), leurs combats et leurs contacts quotidiens avec la population constituaient, à eux seuls, un puissant facteur de fusion nationale.

Si la Pologne des XVIII^e et XIX^e siècles n'a pas eu sa «longue marche», elle en a eu, en revanche, un grand nombre de moins longues, mais qui ont uni des hommes de toutes les couches sociales et de toutes les régions du pays. Nous avons ainsi la marche de Kościuszko, en 1794, de Cracovie à Varsovie, l'expédition du prince Józef Poniatowski, en 1809, de Varsovie à Lwów et à Cracovie, celle de Dembiński cherchant, en 1831, à établir la liaison entre la Lituanie insurrectionnelle et Varsovie en lutte, celle enfin des généraux Wróblewski et Hauke-Bossak, en 1863 - 1864, qui ont traversé en long et en large toute la partie de la Pologne annexée par la Russie. Toutes ces marches et expéditions ont puissamment contribué, par le seul fait de combattre, par la seule présence polonaise armée, par leur propagande enfin, à lier entre eux les villages et les villes, les districts et les régions de la Pologne, à unir à travers un mouvement de solidarité, les Polonais de divers états, classes et conditions, à éveiller les masses de la nation.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les émigrations politiques polonaises vers l'Ouest, et principalement vers la France, qui avaient suivi les insurrections, ont, elles aussi, joué un rôle immense dans le processus d'intégration nationale. A partir de 1792, les vagues d'émigration se sont suivies de façon continue jusqu'aux années soixante du XIX^e siècle. C'est, bien entendu, la Grande Émigration

de 1831 qui a eu la plus grande influence⁸. L'émigration, c'était en quelque sorte une Pologne indépendante, parlant à haute voix et élaborant les programmes du mouvement national. Mais c'était, avant tout, à travers Mickiewicz, Slowacki, Norwid et Chopin, une admirable source de culture nationale et combattante. A lui-seul, Mickiewicz qui a passé la plus grande partie de sa vie en dehors de la Pologne, parvenait à briser les frontières des partages et à unir la pensée et la culture nationale polonaise.

IV

A côté de ces facteurs qui favorisaient la formation d'une communauté nationale moderne, il en a eu d'autres qui, au contraire, entravaient ce processus et risquaient même de rompre l'intégration de la communauté polonaise. Le plus important de ces éléments de désintégration étaient: a) les partages, b) la différenciation ethnique interne, c) les conflits sociaux.

Les partages de la Pologne, aussi bien ceux du XVIII^e que ceux du XIX^e siècle (la période de 1772 - 1815) ont considérablement entravé la création d'une nation moderne. Ils ont détruit le marché national qui commençait à se former, incorporé les populations polonaises divisées aux organismes d'État ennemis, les exposant ainsi, respectivement, à la russification et la germanisation, et supprimé l'État national, soit totalement, soit en le réduisant à des formes partielles d'une demi-dépendance⁹. C'était la fin des réformes sociales amorcées dans la période finale de la République nobiliaire (1788 - 1792) et tendant entre autres à introduire, dans la vie nationale et dans la vie publique, les couches roturières. Les partageants ont établi chacun son propre ordre, en «octroyant» aux paysans des affranchissements (limitation de la corvée dans les parties annexées par la Prusse et l'Autriche; décret du tsar de 1846, limitant les expulsions des paysans; distribution des terres en Galicie, en 1848, etc.), pour opposer le peuple aux milieux de la noblesse, dont la conscience nationale allait souvent de pair avec un esprit conservateur, et aussi aux milieux des bourgeois et de l'intelligentsia.

La destruction complète du marché national polonais et l'incorporation des territoires polonais aux systèmes et organismes de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche — tel fut en effet l'état de choses à la fin du XIX^e siècle — semblent démentir le rôle du lien économique dans la formation de la communauté nationale moderne. Certes, pour la nation polonaise, ce sont les liens de culture, de lan-

⁸ De nombreuses publications sur Lelewel, signées de M. H. Serejski, N. Assorodobraj et S. Kieniewicz. Pour l'émigration après 1864, voir le récent ouvrage de J. W. Borejsza, *Emigracja po powstaniu styczniowym [L'émigration après l'insurrection de 1863 - 1864]*, Warszawa 1966.

⁹ On s'intéresse beaucoup, ces temps derniers, à l'époque napoléonienne. Parmi les ouvrages les plus récents, citons: W. Sobociński, *Ustrój Księstwa Warszawskiego [Le régime du Duché de Varsovie]*, Toruń 1964, et B. Grochulska, *Księstwo Warszawskie [Le Duché de Varsovie]*, Warszawa 1966.

gue et de religion, et aussi des divers contacts engendrés par le mouvement national, donc des liens de compensation, en quelque sorte, qui se sont avérés avoir le plus d'importance. Il n'en demeure pas moins vrai que, dans la seconde moitié du XVIII^e et dans les premières décennies du XIX^e siècle, il existait des éléments essentiels d'un marché national, en dépit des frontières et d'une politique économique divergente des trois partageants. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle que des forces centrifuges ont pris le dessus, ce qui aura d'ailleurs rendu plus difficile l'unification de l'État ressuscité en 1918.

Passons maintenant au rôle désintégrant de la différenciation démographique, très poussée sur les territoires polonais de l'époque. Elle tenait au dynamisme démographique de la population juive d'une part, et, de l'autre, de la population allemande, attirée en partie par la politique de colonisation du gouvernement prussien. Parmi les Juifs, on peut observer, dans la période en question, deux tendances: 1) à s'installer dans les villes; 2) à se concentrer dans les parties annexées par la Russie et par l'Autriche. Les Allemands s'installaient surtout en Silésie, en Poméranie et dans la région de Poznań, toutes annexées par la Prusse. Mais en même temps, depuis la fin du XVIII^e siècle, et surtout dans les années 1815 - 1830, les Allemands venaient s'établir dans le centre de la Pologne (les artisans, dans la région de Łódź, les paysans, dans le nord de la Masovie et dans la région de Kalisz). Une partie d'entre eux s'est installée dans le nord de la Podlachie (la région de Białystok). Si des enclaves de populations étrangères, nanties au début de certains privilèges par rapport à la population polonaise, devaient résister à l'assimilation jusqu'à la Seconde Guerre mondiale — je pense notamment aux Allemands de Łódź et de Białystok — il n'en convient pas moins de souligner la force d'attraction de l'entourage polonais qui, souvent, amenait déjà la seconde génération des immigrants allemands à devenir Polonais.

La question juive fut beaucoup plus complexe. Certains groupes de la bourgeoisie juive se lièrent non seulement à travers des intérêts économiques communs mais aussi par la langue et la culture, à l'intelligentsia et à la bourgeoisie polonaise, mais l'immense majorité de personnes de confession israélite resta en dehors de la communauté nationale polonaise. Il convient d'ajouter, à ce propos, que l'intégration de la population juive à la vie polonaise, culturelle et politique, se heurta non seulement à la politique des puissances partageantes (de la Russie et de l'Autriche, en particulier) qui limitaient les droits des Juifs mais aussi à la politique de discrimination adoptée par les autorités du Duché de Varsovie (1807 - 1815) et du Royaume de Pologne (1815 - 1830): privation de certains droits politiques, établissements des zones d'habitation réservées dans les villes, chicanes économiques, administratives, etc.¹⁰. Les structures étatiques partielles des années 1807 - 1831

¹⁰ De nombreux articles documentés et contributions de A. Eisenbach. Le même auteur a terminé un grand ouvrage sur le problème juif en Pologne, à l'époque du passage du féodalisme au capitalisme (grâce à l'auteur j'ai pu consulter le manuscrit).

contribuèrent, dans plusieurs domaines (économie, administration, armée, culture, enseignement), à une intensification de l'intégration nationale. Il n'en alla pas de même, bien au contraire, de leur politique à l'égard des Juifs et, en partie, des paysans.

La question du rôle désintégrant des conflits sociaux semble de toutes la plus compliquée. Le problème-clé de l'époque a été la question agraire, la question paysanne.¹¹ Essayer de réduire son importance à la fin du XVIII^e siècle et au siècle suivant, serait faire fi de la réalité. L'on sait que, à l'époque des insurrections nationales, le courant social (le problème paysan, principalement) allait souvent à l'encontre du courant national d'indépendance. La jonction de la lutte pour l'indépendance et de la lutte pour la libération sociale des masses populaires était devenue, il est vrai, une devise de la gauche du mouvement insurrectionnel, un mot d'ordre mobilisateur et fécond sur le plan national mais il ne fut réalisé que partiellement et souvent sans constance, dans les années 1794, 1846 - 1848 et 1863 - 1864.

C'est la moyenne et petite noblesse, avec, aussi, l'intelligentsia d'origine nobiliaire et bourgeoise, qui se trouvaient à la tête de la lutte nationale. L'unité nationale à laquelle appelaient les dirigeants des soulèvements successifs ne pouvait signifier, dans ces conditions, qu'une unité sous la direction des classes possédantes. La gauche radicale, qui représentait l'esprit d'initiative et les revendications les plus avancées de la lutte nationale, essaya en vain de concilier la lutte pour l'indépendance avec la révolution agraire, et de créer de la sorte un modèle d'unité où le rôle principal incomberait aux paysans; ces tentatives n'ont pas été couronnées de succès, bien qu'elles n'étaient pas sans influencer le cours des événements.

Ainsi, la communauté polonaise était-elle divisée en seigneurs, qui se sentaient patriotes, et paysans, qui se considéraient comme fidèles sujets du tsar russe ou de l'empereur autrichien; c'est cette division qui se retrouve au cœur du dilemme national polonais, de la tragédie du mouvement paysan de la Galicie en 1846, dirigé contre la noblesse et contre le mouvement national; il est toutefois à remarquer qu'en cette matière, fort compliquée au demeurant, des généralisations trop poussées conduisent facilement à des vues erronées.

Il ne pouvait pas être question d'une parfaite intégration nationale, tant que le paysan n'était pas affranchi et doté de terre. Mais il ne pouvait pas non plus être question d'une communauté nationale sans la participation de la noblesse, particulièrement nombreuse en Pologne, ainsi que des couches qui lui étaient affiliées. Une autre circonstance venait de surcroît compliquer cette situation: le mouvement social antiféodal, même s'il était «pur» de toute revendication nationale, n'en contribuait pas moins à la cause de la liberté et de l'unité nationale.

¹¹ Plusieurs études furent consacrées à ce sujet. Citons parmi les plus importantes: S. Śreniowski, *Uwłaszczenie chłopów w Polsce* [*L'Affranchissement des paysans en Pologne*], Warszawa 1957; S. Kieniewicz, *Sprawa włościańska w powstaniu styczniowym* [*Problème paysan dans l'insurrection de 1863*], Warszawa 1953; E. Halicz, *Kwestia chłopska w dobie powstania styczniowego* [*La Question paysanne à l'époque de l'insurrection de 1863*], Warszawa 1954.

Certes, cette contribution s'effectuait par des voies indirectes et lointaines. La question de savoir, qui donnerait davantage au paysan (le gouvernement partageant ou le mouvement national), qui saurait l'entraîner pour en faire son allié, cette question n'a reçu aucune réponse univoque, ni dans les années quarante, ni dans les années soixante. Aucune des deux parties en présence ne pouvait se prévaloir d'une victoire complète. Il faut cependant constater que ce sont les gouvernements partageants (mais seulement en Russie et en Autriche) qui ont eu plus de succès en cette matière, même s'il est vrai que ces succès furent de courte durée.

V

La conscience nationale, le sentiment d'appartenir à une communauté nationale, le patriotisme sont des phénomènes et des notions variables et complexes. J'estime que la conscience nationale et le patriotisme présentent tant d'aspects divers, en fonction de la période historique, de la position sociale et du milieu, qu'il serait plus juste de parler de «consciencés» et de «patriotismes». L'emploi du singulier tient souvent à une nécessité pratique mais il traduit aussi une schématisation délibérée. Parmi les nombreuses façons d'exprimer son appartenance nationale polonaise, les nombreux genres de patriotisme polonais, il convient de distinguer quelques attitudes caractérisées.

La première place se doit, ne serait-ce que par ordre d'âge, à la conscience nationale-étatique et au patriotisme «civique». A la fin du XVIII^e siècle, époque où l'on cherchait à réformer l'État, ce modèle d'attitudes d'engagement national était dominant.

Dans leurs idées et actions, dans leurs projets de réformes visant à renfoncer la patrie et à améliorer la société, dans leurs concepts de la nation allant au-delà de la noblesse, les réformateurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les modérés (comme S. Malachowski) aussi bien que les radicaux (comme H. Kollątaj), entendaient toujours s'appuyer sur les institutions, sur l'État. L'amélioration de la République, le réveil du sentiment civique et du souci de la patrie-État ne pouvaient se réaliser que par un renforcement du pouvoir central, du gouvernement. Ce n'est qu'à travers un État national, construit à la mesure des besoins de l'époque, État national parce que guidé par l'intérêt de toute la société, c'est-à-dire non seulement par celui des nobles et des bourgeois, mais aussi, en perspective, par celui des paysans, que l'on pouvait unir et «organiser» la nation¹². On estimait, à l'époque, assez généralement que sans l'État, il n'y avait point de nation. Aussi, n'était-il pas rare d'entendre dire, après 1795, que la nation avait disparu en même

¹² Parmi les ouvrages les plus importants, il convient de citer: B. Leśnodorski, *Dzielo Sejmu Wielkiego [L'Oeuvre de la Grande Diète]*, Warszawa 1950; A. Zahorski, *Centralne instytucje policyjne w Polsce w dobie rozbiorów [Les Institutions centrales de police en Pologne à l'époque des partages]*, Warszawa 1959; E. Rostworowski, *Ostatni król Rzeczypospolitej [Le Dernier roi de la République]*, Warszawa 1967.

temps que l'État. S'il est vrai que ces idées pessimistes sur le sort des Polonais privés d'État ont rapidement été abandonnées, il reste que même les structures étatiques partielles, après 1806 - 1807, furent considérées, dans les milieux d'élites sociales, comme un élément majeur de la renaissance et du renforcement de la nation. Il en était ainsi aussi bien à l'époque du Duché de Varsovie qu'au temps du Royaume constitutionnel du Congrès (1815 - 1830) et dans les années de l'insurrection de 1830 - 1831.

L'armée polonaise a joué un rôle considérable dans la formation de cette conscience nationale-étatique, en particulier dans les années 1788 - 1831: l'armée régulière avant tout, organisée (à l'exception de l'époque des légions polonaises en Italie, en Allemagne, en France, et à Saint-Domingue c'est-à-dire des années 1797 - 1803) par les autorités polonaises, les classes possédantes polonaises au pouvoir. L'Armée polonaise des années 1806 - 1831, et en particulier des années 1815 - 1831, représentait la nation et l'État polonais, elle inculquait à ses soldats le sens civique et des sentiments patriotiques, en faisant appel à l'unité nationale organisée cependant d'en haut, par les classes possédantes. L'armée de cette époque ne pouvait pas représenter des tendances révolutionnaires de libération sociale. Il est évident que ce patriotisme de la fin du XVIII^e et des premières décennies du XIX^e siècle — patriotisme étatique, civique et militaire — se modifia quelque peu au fil des années. Il semble ainsi que son aspect civique et réformateur fut accentué davantage dans les dernières décennies de la République (un peu moins déjà dans le Duché de Varsovie) qu'à l'époque du Royaume du Congrès. En revanche, les éléments militaires de ce patriotisme prirent de l'importance à mesure qu'il devenait de plus en plus évident qu'il faudrait «reconquérir par l'épée» ce que «la force étrangère» nous avait enlevé (paroles de l'hymne national polonais, composé en Italie, en 1797).

Le patriotisme étatique inspire avant tout les diverses couches de la noblesse et aussi les groupes des bourgeois aisés et moyens. Il pénétra aussi, à travers l'armée, dans le peuple, sans toutefois réussir à entraîner les masses.

La conscience nationale-populaire a été d'un genre tout différent, bien qu'elle ne manquait pas d'attaches avec l'autre. Se manifestant avec le plus de force aux moments des tensions révolutionnaires, elle s'est répandue surtout après 1832, à une époque où les Polonais étaient condamnés à vivre sans État, ou presque.

Ce «type» de conscience en appelait, en premier lieu, au peuple-nation, à la communauté de personnes qui, indépendamment de l'existence de l'État, se considéraient, de leur propre choix, comme Polonais. C'est le peuple et son attachement à la langue, aux coutumes et à la patrie qui décident de l'existence, du destin et du développement de la nation — telle a été l'idée principale des hommes inspirés par la conscience nationale-populaire. Il y a eu parmi eux des représentants des classes moyennes caractéristiques de cette époque: nobles appauvris, intellectuels, petits bourgeois, bas clergé. Il y a eu également, mais en nombre restreint, des propriétaires terriens et des bourgeois aisés. Il y a eu aussi des paysans, des mili-

tants paysans nationaux, ne représentant, bien entendu, qu'un pourcentage minime du peuple rural. Il y a eu enfin des hommes du bas peuple urbain, qui se recrutaient en particulier parmi les habitants des grandes agglomérations (Varsovie, avant tout, mais aussi Cracovie, Poznań, Wilno, Lwów): journaliers et artisans, domestiques et ouvriers industriels. Il ne faut pas oublier non plus les nombreux émigrants: hommes politiques, gens de lettre, anciens officiers et anciens soldats de l'insurrection de 1831.

Cette dernière phrase nous amène à ajouter une remarque à propos du rôle joué à cette époque par les représentants de la culture. L'apport de ces hommes (poètes, romanciers, savants, écrivains politiques et, à un degré inférieur, musiciens et peintres), à la formation et au développement de l'esprit national a été immense. La culture nationale, liée à la lutte pour l'indépendance, a façonné la mentalité et le patriotisme de la population en remplaçant en quelque sorte les facteurs d'intégration affaiblis, c'est-à-dire l'économie nationale et l'État. C'est de cette époque que date le mythe du «guide» spirituel de la nation, mais aussi cette conviction, plus forte en Pologne qu'ailleurs, selon laquelle les intellectuels, et surtout les écrivains, sont appelés à jouer un rôle particulier, celui des *leaders* de la société sur le plan spirituel et moral.

Les éléments de la conscience nationale-populaire, apparus tout d'abord dans le mouvement des jacobins polonais, à la fin du XVIII^e siècle, ne se manifestèrent à une plus large échelle que dans les années vingt du XIX^e siècle, pour atteindre leur plus grand essor à l'époque du romantisme et des mouvements démocratiques nationaux, entre les années trente et soixante du siècle passé, et notamment en 1848, dans la Grande-Pologne et, en 1863 et 1864, dans le Royaume du Congrès¹³. Ce type de conscience, propre à la gauche du mouvement national, ne fut pas pour autant étranger à certains courants du romantisme conservateur.

Il est évident que la conscience nationale-populaire ne se lia avec aucune des tendances négligeant le rôle de l'État national. Les conspirateurs, les manifestants, les partisans, ne rêvaient-ils pas d'un État polonais indépendant, quoique différent de celui d'avant 1795? Ils tentèrent cependant de concilier le populaire et le national, de réaliser l'intégration et l'unité nationales non pas d'en haut, ou en tout cas, non seulement d'en haut, mais aussi d'en bas de l'échelle sociale.

La conscience nationale-populaire englobe tout à la fois la «manie paysanne» de certains intellectuelles, poètes et peintres (qui appelaient à «aller au peuple» et à imiter sa façon de vivre) et l'identification révolutionnaire du populaire et du national, avec une prédominance des éléments paysans sur les éléments

¹³ B. Leśnodorski, *Les Jacobins polonais*, Paris 1966; W. Zajewski, *Walki wewnętrzne ugrupowań politycznych w powstaniu listopadowym 1830 - 1831* [*Les Luites intestines des groupements politiques dans l'insurrection de 1830 - 1831*], Gdańsk 1967; F. Romaniukowa, *Radykalni demokraci polscy* [*Les Démocrates radicaux polonais*], Warszawa 1960, et autres.

nobiliaires (Goslar et Dembowski, dans les années quarante, Kalinowski et autres, dans les années soixante du XIX^e siècle), un internationalisme révolutionnaire ardent et des élans nationalistes à caractère mystique.

On peut distinguer plusieurs modèles d'attitudes patriotiques relevant de la conscience nationale-populaire. Nous y trouvons, par exemple, à côté du patriotisme démocratique révolutionnaire, chargé d'aspirations sociales et politiques radicales, un patriotisme religieux et mystique comprenant plusieurs versions (diverses croyances, répandues surtout à l'émigration, en une mission particulière de la nation polonaise; émotions collectives des manifestants de Varsovie, en 1861). Il y a eu, bien entendu, d'autres genres encore du même patriotisme. Il convient d'observer aussi que, souvent, les deux types de conscience, analysés plus haut, s'interpénétraient mutuellement, et que la classification à laquelle je procède ici implique une certaine simplification que j'espère utile pour l'analyse des processus complexes de naissance et de formation de la nation, et en particulier des transformations de la mentalité collective.

Nous observons encore, à cette époque, un troisième type, embryonnaire de conscience nationale, qui s'exprime dans les sentiments polonais des habitants des régions limitrophes, à l'ouest et au nord, des territoires ethniques polonais. Ces sentiments deviendront dans l'avenir la source d'un mouvement d'une importance capitale pour le destin de la Pologne: de la renaissance nationale, au XIX^e siècle, en Silésie, en Warmie, en Poméranie et en Mazurie. Il n'est pas facile de trouver un nom à ce type de conscience. Le terme le plus adéquat à son contenu, me semble être celui de conscience populaire-nationale (ethnique).

Les habitants de la Silésie (prussienne aussi bien qu'autrichienne) et de la Mazurie étaient restés, avant les partages déjà, au-delà des frontières de l'État polonais. Les Polonais de la Warmie et de la Prusse Royale (Poméranie de Gdańsk) s'étaient vu séparés de la République en 1773. La germanisation forcée a pris, dans les territoires du nord et de l'ouest, des formes particulièrement graves. Sur les bords de l'Odra et en Mazurie, des États étrangers ont régné durant des siècles. Les classes possédantes polonaises y furent soit complètement assimilées, soit «remplacées» par des hobereaux, des commerçants et des industriels allemands. En Poméranie de Gdańsk et en Warmie, les positions des couches de propriétaires polonais, un peu plus fortes, n'en ont pas moins été infiniment plus faibles que dans le Royaume de Pologne ou à l'ouest de la Galicie.

Ces territoires étaient dépourvus de centres culturels de quelque importance. L'intelligentsia polonaise était inexistante ici. Dans ces conditions, la résistance nationale ne pouvait se baser que sur des paysans, des artisans, des ouvriers et des prêtres originaires du peuple, et elle se traduisit, de façon naturelle, par la défense des facteurs essentiels de tout groupe national distinct: de la langue et des coutumes. A ces traits essentiels qui les opposaient aux Allemands, il faut ajouter la confession. Dans la plupart des cas, à l'exception de la Mazurie et, en partie, de la Silésie de Cieszyn, c'était le catholicisme.

La conscience populaire-nationale était principalement paysanne et ouvrière, en partie aussi petite-bourgeoise. Elle ne s'associait pas, au début, avec l'idée civisme étatique, vu que pour les habitants de la Silésie et de la Mazurie l'État Polonais d'avant les partages constituait un facteur extérieur, et il n'en allait pas autrement aux temps du Duché de Varsovie et du Royaume de Pologne. Les habitants polonais des territoires de l'ouest et du nord ne prenaient que lentement et progressivement conscience de l'unité nationale de tous les Polonais. Jusque là, leur conscience ethnique n'était qu'un phénomène à caractère régional et, dirais-je même, défensif. Mais cette tenacité défensive était solidement enracinée dans le peuple. Au XIX^e siècle, le mouvement régional en Silésie et en Mazurie a pris une importance immense, en tant que première étape d'une évolution qui devait aboutir au sentiment de communauté nationale avec tous les Polonais. Le sentiment d'être Silésien polonais et non pas Allemand se transformait en la conscience que les coutumes et le parler régionaux étaient des traits distinctifs à l'intérieur de la nation polonaise.

VI

Même en admettant, pour l'époque en question, l'existence, évidente nous semble-t-il, de plusieurs types de conscience nationale, on peut néanmoins observer, à partir de 1870 environ, l'apparition d'une tendance à une certaine uniformisation des divers genres du patriotisme. Certes, la différenciation, sur ce chapitre, peut durer très longtemps et l'on peut se demander même si elle disparaîtra complètement dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Lorsqu'on tente de réunir les différents types de conscience nationale afin d'en dégager le dénominateur commun, la question, bien importante, qui se pose aussitôt est celle-ci : combien de personnes, à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, se considéraient comme Polonais ? Dans le domaine des recherches historiques sur la conscience et la mentalité, toute tentative de précision quantitative serait, par la nature des choses, fort contestable. On ne peut prétendre à une exactitude même approximative en cette matière, car tous les critères y prêtent à discussion, et notamment celui du seuil de la conscience nationale qui risque toujours de paraître situé trop haut ou trop bas.

On peut néanmoins admettre comme chose certaine, qu'à l'époque du passage du féodalisme au capitalisme le nombre de personnes conscientes de leur appartenance nationale, très élevé parmi les classes «éclairées», diminuait à mesure que l'on descendait vers le bas de l'échelle sociale. Il est évident que, dans les dernières années de la République, une très grande majorité de la noblesse (de toutes les couches qui la composaient) s'étaient considérés comme Polonais, et que ce sentiment s'était traduit par bon nombre d'attitudes patriotiques actives. Il paraît non moins certain qu'aux environ de 1864-1870, l'ensemble de l'ancienne noblesse et des

groupes sociaux qui en descendaient (l'intelligentsia) pouvaient se prévaloir d'une conscience nationale hautement développée.

Il en allait un peu différemment des milieux bourgeois. Le pourcentage de personnes faisant preuve de conscience nationale polonaise y était sûrement plus bas que dans le cas de la noblesse. On sait cependant qu'à l'époque de l'insurrection de 1863, une majorité considérable des bourgeois parlant polonais a pris une part active au mouvement national et contribué à enrichir la culture polonaise en donnant des preuves tangibles de haute conscience nationale. Mieux encore: une partie des bourgeois parlant l'allemand ou le yiddich ont ouvertement manifesté leur qualité de Polonais.

On peut supposer aussi que le menu peuple de villes et, au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, la classe ouvrière naissante avaient, dans leur grande majorité, la nette conscience d'appartenir à la nation polonaise.

Il nous faut maintenant affronter un problème fondamental: celui de la paysannerie. En effet, les paysans ne constituaient-ils pas à l'époque, les trois quarts de la population parlant polonais? Les événements de 1846, la conscience des paysans de Galicie, au XIX^e siècle, d'appartenir à l'État autrichien, l'attitude, hostile à l'insurrection (et par conséquent, à la Pologne, diront certains), d'un assez grand nombre de paysans du Royaume de Pologne, en 1863, sont autant de raisons invoquées par certains historiens et sociologues pour refuser d'admettre que la conscience nationale des paysans polonais soit apparue au XIX^e siècle. C'est pourtant une position erronée. Certes, à la fin du XVIII^e siècle, il n'y a eu qu'une partie minime de paysans pour avoir le sentiment d'être Polonais. La devise «ceux qui nourrissent et qui défendent», inscrite au drapeau des volontaires paysans de Kościuszko, en 1794, ne fut le mot d'ordre que d'une toute petite minorité. Il n'en était plus de même au XIX^e siècle. Les masses paysannes de Galicie, ameutées contre les Polonais, c'est-à-dire contre la noblesse, représentaient, il est vrai la grande majorité, dans la partie du pays dominée par l'Autriche. Mais il ne faut pas oublier pour autant l'attitude patriotique adoptée par les paysans de la région de Cracovie, dans la même année. On ne peut pas contester non plus la conscience nationale, manifestée en 1848, par une partie considérable de paysans de la région de Poznań et partiellement aussi de la Poméranie. On ne peut pas enfin, négliger les sentiments polonais des paysans de la Haute- et Moyenne-Silésie, dont il vient d'être question plus haut. Et le Royaume de Pologne? Il serait faux d'imaginer que la majorité des paysans, dans les années soixante du XIX^e siècle, fût dépourvue de conscience nationale, même si celle-ci se manifestait sous des formes encore peu développées.

De nombreux paysans qui avaient apporté à l'insurrection de 1863 un soutien plus ou moins actif, même si les raisons n'en étaient pas toujours purement patriotiques, témoignent d'une conscience nationale déjà fort répandue dans le milieu paysans. Était-ce une minorité? Sûrement. Les Polonais conscients faisaient-ils exception parmi les paysans? Je ne le crois pas.

Pour en revenir à la question numérique: à combien pourrait-on évaluer, parmi les personnes parlant polonais, aux débuts de la seconde moitié du XIX^e siècle, le nombre de ceux qui avaient conscience de faire partie de la nation polonaise? A un sur dix? A un sur huit? J'estime qu'en prenant en considération tous les territoires polonais, il faudrait conclure, pour l'année 1870 environ, à un chiffre beaucoup plus élevé.

Il semble certain que l'époque des insurrections nationales représente comme une introduction, difficile mais victorieuse, à l'histoire contemporaine de la Pologne. Cette époque, qui a non seulement multiplié le nombre des Polonais conscients (des progrès décisifs, sur ce point, devaient s'effectuer dans les années 1870 - 1914) mais aussi attiré vers la Pologne les habitants «oubliés» des confins de l'ouest de l'espace national polonais, a permis à la nation de tenir et durer, en dépit des fortes pressions de russification et de germanisation qui ont marqué le demi-siècle, séparant la chute de l'insurrection de 1863 de la reconquête de l'indépendance.

(Traduit par Roman Kornecki)